

FACHODA, OU L'HONNEUR PERDU

Seuls quelques férus d'histoire se souviennent de l'épisode malheureux de Fachoda. Nous sommes en 1896. Les grandes puissances ont commencé sérieusement à se partager le monde depuis 1850. Certains pays ont pris une sérieuse avance, comme la France ou mieux, l'Angleterre. Guillaume II parle ouvertement de la Weltpolitik. L'Angleterre de Disraeli ou d'un autre Premier Ministre veut garder ouverte et sûre la route des Indes. L'Égypte apparaît pour cela un pays extrêmement important sur le plan stratégique. Mais voilà que la France s'en mêle et convoite le Haut-Nil, zone capitale qui voudrait tenir la Base-Égypte à sa merci.

Le Commandant Marchand, dans les colonnes duquel marchait déjà un certain Mangin, a quitté sa base deux ans plus tôt. Il a atteint Fachoda où il s'est quelque peu fortifié. En face, Kitchener, le futur Premier Ministre du début de la Première guerre mondiale, parcourt à marche forcée les quelques kilomètres qui le séparent du Français. La question de la suprématie est posée et l'on décide de s'en remettre aux Chancelleries. Devant l'intransigeance anglaise, Marchand plie bagage dans un sentiment de honte. Cet épisode empoisonnera les relations entre les deux pays durant de nombreuses années. Joffre s'en souviendra encore lorsqu'il tapera du poing sur la table devant le Maréchal French au moment d'engager la bataille des Flandres. Tel est le contexte de ce nouveau billet aux références historiques.

Mangin fulmine. Il voudrait brésiller Kitchener et envelopper ses restes dans le drapeau français qui flotte encore pour quelques heures au sommet du fortin. Il ne supporte pas de simplement imaginer demain l'Anglais s'asseoir avec ses cuissettes ridicules sur le siège curule. Malgré la diffa qui a lieu au cercle des officiers le soir pour sauvegarder les apparences entre « alliés », le futur général de Verdun n'en démord pas. Il en veut aux civils empaillés de Paris qui ont jeté le discrédit sur une colonne courageuse en Afrique, affrontant les pires dangers dans la jungle.

Les hommes essangent leur linge dans les marigots en s'excoriant les mains sur les aspérités rocheuses. Les eustaches ne sont pas loin de sortir de leurs étuis. La faim-calle les tenaille, eux qui ont bravé mille dangers pour tourner aussitôt les talons. Les Anglais installent une sorte de glui sur les toits, de manière à rester le plus longtemps possible. Un aigle glattit dans le ciel, avant de fondre sur sa proie. Les gonfanons sont déployés comme une injure devant les tirailleurs. Un Français dessine sur un tronc de baobab une harpie frappée des armes royales anglaises.

Marchand, qui en a vu d'autres, et une fois sa propre colère retombée, demande à ses hommes de ne pas se monter le job. L'Afrique est encore assez grande pour donner d'autres parcelles de gloire. Laissons tous ces jocrisses emplumés veiller sur leur route des Indes. Un jour viendra qu'ils seront chassés eux aussi de leurs kraks. Ils retourneront écouter les ritournettes des lakistes à défaut de se pamer devant les maharanés.

Morale de la fable. Il est peine perdue de vouloir tondre la laine sur le dos de son voisin, sans avoir songé aux conséquences politiques de son initiative.

Ujung Pandang – 5 août 1997